

Segre, Claudio G., *Fourth Shore, The Italian Colonization of Libya*, University of Chicago Press, Chicago, 1974, 237 p.

Maureen Covell

Volume 7, Number 3, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700712ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700712ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Covell, M. (1976). Review of [Segre, Claudio G., *Fourth Shore, The Italian Colonization of Libya*, University of Chicago Press, Chicago, 1974, 237 p.] *Études internationales*, 7(3), 478–479. <https://doi.org/10.7202/700712ar>

dans son expression politique particulière qu'était le Crédit social, adhérait toujours à l'idéologie agriculturiste adaptée aux circonstances de l'heure. Le Crédit social québécois remonte officiellement aux années 1930, époque « héroïque » des Evan et des Côté-Mercier. Mais l'historien retrace déjà son idéologie après la Grande Guerre dans l'Union des cultivateurs (1918), l'Union des agriculteurs (1918), les Fermiers-Unis du Québec (1918-1924) et la jeune Union catholique des cultivateurs (1924), mouvements de protestation agraire des années vingt. Lire *Le Bulletin des agriculteurs* alors qu'il était rédigé par J.-Noé Ponton (de 1919 à 1929), c'est retrouver les arcs-boutants de l'idéologie politique du Crédit social de la décennie suivante. La plate-forme du parti fermier-progressiste du Québec qui présentera 21 candidats lors de l'élection fédérale de 1921 contenait déjà en germe tout le corpus idéologique du Crédit social. Le professeur Pinard nous semble tout ignorer de la préhistoire du Crédit social, ce qui l'a amené à étudier son objet en vase clos plutôt que d'en analyser les changements de forme dans cette phase historiquement déterminée de la formation sociale québécoise. Car, en définitive, ce qui explique le développement plus important du Crédit social durant les années soixante, c'est la paupérisation accélérée de la petite bourgeoisie rurale et semi-rurale ainsi que le désintéressement institutionnel de l'État de l'agriculture et de la colonisation. Dans la conjoncture politique particulière qu'a tenté de décrire Maurice Pinard, ces facteurs déterminants ont autorisé le succès de cette nouvelle formation politique réactionnaire.

La méconnaissance de l'histoire politique et sociale québécoise ainsi que la prépondérance qu'il a accordée à la superstructure sur l'infra ont fait commettre à Maurice Pinard des erreurs importantes. Une édition vraiment revue pourrait certes remédier à cette situation.

Robert-Maurice MIGNER

Département d'histoire,
Université de Montréal

SEGRE, Claudio G., *Fourth Shore, The Italian Colonization of Libya*, University of Chicago Press, Chicago, 1974, 237p.

Fourth Shore nous présente un compte rendu des efforts italiens pour créer en Libye une province italienne, un *quarta sponda*, peuplé d'Italiens comme l'étaient les trois côtes de la péninsule elle-même. L'effort de la colonisation a commencé avec l'invasion de la Libye en 1911, a pris son allure sous le régime fasciste, et a connu ses « journées glorieuses » en 1938, année du Veintimillia, une armée de vingt mille colons, qui a fait le trajet entre l'Italie et la Libye sous l'égide du gouvernement italien. L'impérialisme italien ne paraît pas un sujet qui a passionné les étudiants de l'impérialisme comparatif. *Fourth Shore* est une des rares études en anglais, et Segre ne cite qu'un seul ouvrage en français, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours* de J. L. Miège, publié à Paris en 1968.

La contribution de *Fourth Shore* à l'étude des impérialismes comparatifs reste surtout dans sa présentation des théories et des motivations des impérialistes italiens. Segre lui-même ne fait pas la comparaison entre l'expansionnisme italien et les autres impérialismes de l'époque, mais on peut tirer de son ouvrage une idée de l'importance des facteurs de l'émulation et de l'imitation dans le développement des phénomènes d'envergure internationale tels que l'impérialisme (l'industrialisation en étant un autre exemple). L'importance de ces facteurs est telle que les explications qui sont justes dans les cas des premières nations impérialistes telles que la Grande-Bretagne peuvent ne pas l'être pour ceux qui les ont suivis sur le chemin impérialiste. Le cas italien nous montre l'importance d'une des motivations qui poussent et à l'émulation et à l'impérialisme, l'ultra-nationalisme, et fournit un exemple des liens entre l'impérialisme et la contre-révolution domestique.

Pour les impérialistes italiens, les colonies devaient servir à deux buts ; être signe de la

puissance nationale, et servir comme débouché italien à l'émigration massive qui paraissait aux nationalistes comme le symbole de la faiblesse de l'État italien. Quand les débouchés étrangers se sont fermés après la Première Guerre mondiale, l'émigration vers les colonies paraissait encore plus nécessaire pour éviter la pression démographique et les misères économiques que les membres du mouvement nationaliste voyaient comme précurseurs d'une révolution sociale. Le régime fasciste a emprunté et des idées et des hommes du mouvement nationaliste, et a ajouté son idée spéciale de la volonté du pouvoir.

L'entreprise coloniale en Libye se réduisait, au fond, à la quête du pouvoir tout simplement pour montrer que l'on était puissant. Segré résume en détail les idées des impérialistes italiens : quelle liste des mythes abandonnés et des espoirs déçus ! Le surpeuplement et l'émigration étaient des phénomènes réels, mais, comme on le sait, les colonies italiennes ne servaient jamais comme débouchés pour la population. En 1938, la population italienne dans les colonies se chiffrait à 350 000, moins que la croissance naturelle de la population italienne en une seule année. Les colons ne formaient pas le paysannat vigoureux dont rêvaient les théoriciens : la plupart étaient employés soit de l'État soit de l'armée, et les agriculteurs « indépendants » étaient fortement subventionnés par l'État et réclamaient toujours des subventions plus élevées. Malgré les déceptions, l'entreprise coloniale continuait... Une étude psychanalytique des impérialistes est à l'ordre du jour.

Fourth Shore constitue pour la plupart des projets de colonisation étatique des années trente, un sujet d'intérêt historique, mais pas très courant. Malheureusement, Segré ne dit presque rien au sujet des effets de la colonisation italienne sur les peuples de la Libye, lacune qu'il reconnaît lui-même. D'après les 13 pages qu'il consacre à ce sujet, il paraît que du point de vue libyen, la grande aventure était plutôt un grand désastre. Les pertes de terre aux colons ont détruit la base de l'économie des cultivateurs et des noma-

des : la Libye est maintenant un pays importateur des denrées alimentaires. La destruction de l'agriculture, l'explosion de la population des villes, le problème du sous-emploi urbain, la croissance des importations, et la dépendance économique ont suivi. Après la conquête vient le sous-développement du pays conquis : si les motivations et les moyens de l'impérialisme sont différents selon les pays, les résultats, dans les pays victimes, se ressemblent.

Maureen COVELL

*North Adams State College,
Mass., U.S.A.*

STROUSE, James C., *The Mass Media, Public Opinion, and Public Policy Analysis*, Columbus, Charles E. Merrill, 1975, 288p.

Le livre de J. Strouse s'inscrit dans un courant de production bibliographique abondant aux États-Unis, et qui porte sur les *mass media*. À l'intérieur de ce vaste domaine où les universitaires américains ont travaillé beaucoup pendant les dernières décennies, l'auteur dresse le bilan particulier du rapport entre les media et la politique ; plus spécifiquement, il analyse les campagnes électorales, l'exécutif devant la presse, les Noirs et les media, enfin l'essor possible de la cablodiffusion.

La perspective tracée par Strouse offre beaucoup d'intérêts. Quelques-uns de ses chapitres contiennent, par exemple, un résumé suggestif des modèles élaborés pour rendre compte de l'action des medias sur le public. L'auteur reste cependant dans une problématique traditionnelle. Ainsi, à plusieurs reprises, évoque-t-il le monde de G. Orwell pour caractériser l'encadrement toujours plus rigoureux qui enserré les citoyens, et pourtant il affirme que les masses peuvent renverser les gouvernements si elles sont motivées par l'information (page 5). En cette information déclarée toute puissante,